

J.K-GRAS

ZÉLADONIA

Voyage en Terramont

*

ISBN 979-10-227-9386-5

Auto-édition

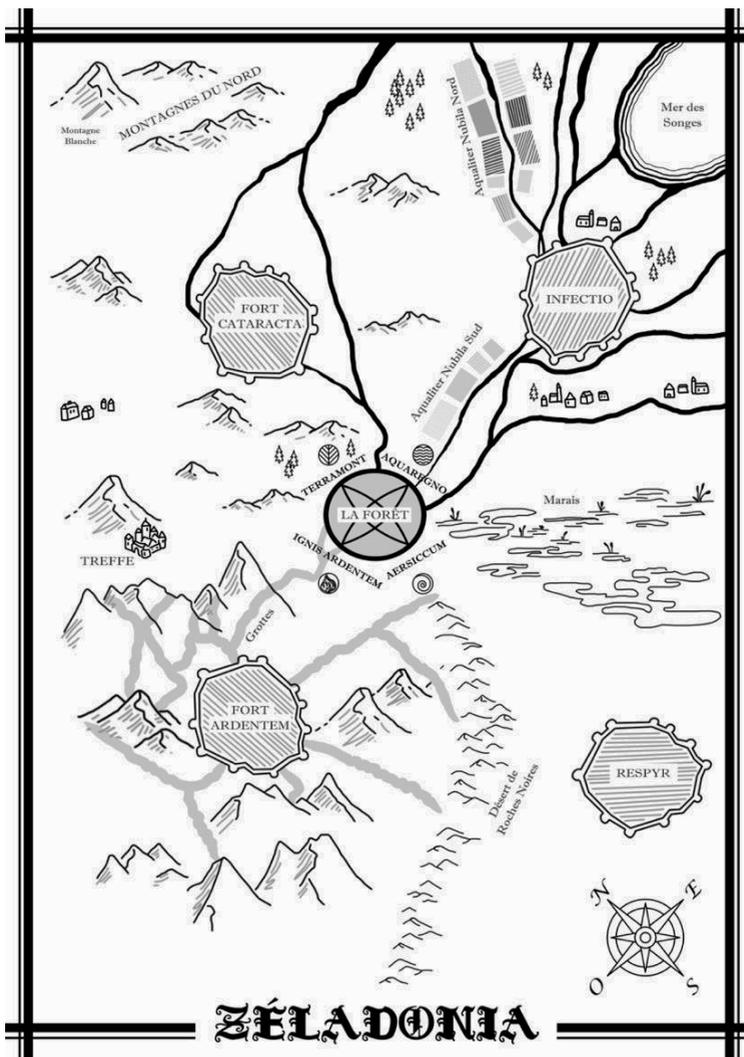
www.zeladonia.fr

© Copyright - Février 2019 – J.K-Gras

Tous droits réservés

Prix : 14,90 €

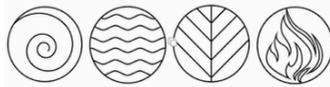
Conception de la couverture : www.2li.fr



*À ma lignée maternelle,
Maman, Mamie, Mamina et les autres,
Votre puissance féminine ruisselle à jamais en Zéladonia*

PARTIE I

LE PASSAGE



Chapitre 1

Ce jour-là, il faisait une chaleur insoutenable. Les engins climatiseurs des habitants du village fonctionnaient à plein régime. Les moins aisés, eux, devaient se contenter de vieux ventilateurs. Dans ce silence ronronnant de cet après-midi d'été, on pouvait percevoir de temps en temps des petits sons répétitifs ; des bruissements de feuilles lorsqu'une légère brise s'aventurait dans l'allée, le moteur d'une voiture qui passait au loin, ou les cris de quelques enfants turbulents qui avaient échappé à la surveillance de leurs mères, probablement trop occupées à rechercher de la fraîcheur par n'importe quel moyen.

Le petit village d'Aurons, dans le sud de la France, était connu pour ses étés diaboliquement chauds et ses hivers particulièrement rudes. Mais cette année était différente. Pour un premier septembre, l'air était irrespirable. Certes, la saison avait eu du mal à s'installer. Les orages avaient été fréquents et le froid avait perduré jusqu'à mi-juin. Puis, d'un coup, comme si un mauvais diable avait appuyé sur un interrupteur, la canicule était arrivée, sans transition. Du jour au lendemain, les chauffages avaient été coupés et les

fenêtres ouvertes dans l'espoir d'attirer du vent frais dans les demeures. Les jardins n'avaient pas eu le temps de verdier que déjà les brins d'herbe étaient devenus secs et cassants. Les arbres dépérissaient avant même d'avoir pu profiter des chaleurs printanières.

Les résidents du village, tous des gens bien (oui, chaque maison avait son bac de tri sélectif), accusaient le réchauffement climatique : c'est le présentateur du journal télévisé qui en parlait souvent et le terme ressortait à toutes les sauces dans les conversations. Ils se plaignaient de ces températures excessives, mais ils oubliaient, bien évidemment, que la ville subissait ce genre de variations depuis plus de soixante ans. Quant à l'augmentation des courbes de chaleur de ces dernières saisons, en aucun cas ils ne s'incriminaient d'être la cause de tous ces changements ; il était tout à fait normal d'utiliser les machines mises à disposition pour se protéger du temps qu'il fait. Les climatiseurs réversibles, réfrigérateurs américains, et voitures diesel dernière génération n'avaient donc rien à voir là-dedans.

Nathanaël Parker-Scott avait de la chance dans sa demeure cossue du dix-huitième siècle. C'était une ancienne ferme d'élevage située au nord du village transformée en manoir soixante dix ans plus tôt ; elle conservait la fraîcheur sans utilisation de ces « maudits appareils », comme il aimait les appeler. En effet, la température était tellement agréable que parfois, lui semblait-il, certaines personnes du quartier tentaient

désespérément d'entrer dans sa maison les après-midis les plus rudes. Il y avait toujours un prétexte ; Madame Rocchia, la voisine la plus proche, apportait souvent des biscuits dans l'espoir d'être invitée à prendre le thé. La couturière, Mademoiselle Mechouche, rapportait elle-même les pantalons raccommodés de Nathanaël et tenait à chaque fois à lui montrer l'endroit exact où elle avait fait ses points. Il y avait d'autres personnes qui passaient par là pour dire « bonjour », ou pour signaler que la boîte aux lettres avait été vandalisée, ou encore que le portail était abîmé. Nathanaël en vint même à se demander si certains individus ne commettaient pas des petits méfaits uniquement pour le plaisir de l'embêter et profiter de la douceur de son habitation.

La vérité était tout autre. On savait bien dans le village que la richesse de Monsieur Parker-Scott n'était plus à faire. De plus, pour un homme âgé, il avait conservé un certain charme et une allure qui faisait rougir les veuves alentour. Il était grand, très mince, et ses cheveux blancs étaient toujours impeccablement coiffés en arrière. Il portait une barbe parfaitement taillée d'un centimètre environ et ses petits yeux bleus bordés de rides profondes pouvaient faire chavirer le cœur de ces vieilles femmes qui se voyaient déjà à son bras le dimanche. En bref, c'était un parti idéal si l'on rêvait de se faire jalouser par toutes les commères du quartier. Elles s'imaginaient aussi régner sur cette demeure majestueuse, décorant chaque pièce à leur goût et dépensant sans compter les deniers de leur cher et tendre.

Elles passaient donc le saluer tant dans l'espoir de le séduire que pour profiter des avantages d'une telle habitation.

Sans être impoli, Nathanaël refusait le plus possible ces visites impromptues. Il aimait sa solitude. Seule Madame Foucault, sa femme de ménage depuis plus d'une dizaine d'années, était autorisée à vagabonder dans le manoir à ses aises. Il l'appréciait pour sa ponctualité et sa discrétion.

Elle faisait ce qu'on lui disait, rangeait comme on le lui expliquait et nettoyait de la manière dont il voulait. C'était largement suffisant. Bien entendu, il ne lui en demandait jamais trop : ce petit bout de femme ne dépassait pas le mètre cinquante et approchait les soixante-dix ans. Ses cheveux blancs étaient toujours coiffés d'un chignon bien tiré et elle portait chaque jour la même tenue grisâtre à l'ancienne, jupe et veston décolorés.

Il n'y avait qu'une seule pièce dans laquelle elle n'avait pas sa place dans le manoir. Tel un Barbe Bleue, dès son premier jour de travail, Nathanaël lui avait bien expliqué qu'il ne voulait pas d'elle dans son bureau, sous peine de renvoi immédiat. Située au deuxième étage, à côté des escaliers du grenier, se trouvait cette vaste pièce dont lui seul était le maître. Il avait lui-même posé un verrou et lorsque Madame Foucault était présente, il fermait le loquet à double tour pour s'assurer de la protection de ses secrets.

Cela ne la dérangeait pas, car c'était déjà extrêmement compliqué de garder le reste du manoir propre. Elle faisait son possible, mais la taille d'une telle demeure aurait nécessité une armée de serviteurs. L'aspirateur étant trop

lourd, elle se contentait du balai et, craignant une chute de l'échelle, elle avait arrêté de nettoyer ce qu'elle ne pouvait pas atteindre à bout de bras. De fait, la poussière s'accumulait sur tout ce qui se trouvait à plus d'un mètre vingt de hauteur.

Nathanaël adorait son manoir qui comportait trois étages, en comptant le grenier. Au rez-de-chaussée, lorsqu'on arrivait de l'extérieur, après avoir monté les six petites marches du perron et ouvert la porte massive à double battant, on découvrait le hall d'entrée. Le vaste espace était décoré d'un immense miroir et d'un magnifique tapis de sol représentant une licorne devant une tente.

À droite, le salon, confortable, avec une belle cheminée et un vieux poste de télévision cathodique dans un coin que Nathanaël utilisait très rarement. Un splendide canapé aux motifs fleuris invitait à la détente avec ses deux fauteuils de ce même tissu assorti. Si l'on avançait de quelques pas, on tombait sur une grande salle à manger composée d'une table en bois de cèdre vernie d'une longueur de cinq mètres environ entourée d'une quinzaine de sièges en cuir. L'endroit était ouvert et éclairé, et on pouvait alors rejoindre le hall d'entrée qui donnait accès à la cuisine par une porte battante.

Cette cuisine pouvait faire pâlir d'envie tout cordon-bleu digne de ce nom. Moderne, claire, tout équipée, avec en son centre un large plan de travail sur lequel Madame Foucault aimait concocter des petits plats pour Nathanaël. Au fond, deux portes : l'une menait au garage, l'autre à la

cave. À droite, une alcôve avait été dressée pour permettre le passage dans la véranda. C'était la pièce la plus lumineuse du manoir et aussi la plus chaude, donc souvent désertée par son habitant. Nathanaël n'y allait qu'une fois par jour pour arroser ses nombreuses plantes et fleurs exotiques. Madame Foucault n'y mettait jamais les pieds. Plus pour la décoration que le confort, on y trouvait du joli mobilier en osier, mais de mémoire, personne ne s'était jamais posé sur aucun de ces sièges.

À l'arrière du manoir s'étendait une belle terrasse en bois dont il suffisait de descendre trois petites marches pour rejoindre l'arrière-cour et la somptueuse piscine. L'herbe du jardin était verdoyante et fleurie de marguerites. Le maître des lieux avait entreposé par endroit de majestueuses sculptures en pierre, de splendides reproductions en marbre comme la naissance de Vénus de Botticelli ou encore le baiser de Rodin. Au fond du parc, trois statues de dryades étaient disposées autour d'un vieux chêne centenaire. Cette décoration atypique créait à l'extérieur du manoir une atmosphère artistique, mais légèrement loufoque et décalée que Nathanaël adorait.

Les étages de la demeure n'étaient pas en reste de beauté et de charme. Au premier, il y avait trois vastes pièces et deux salles de bain. Nathanaël avait installé sa chambre dans l'une d'elles. Il avait son dressing donnant sur une petite terrasse avec vue sur le jardin, sa salle d'eau attenante ornementée à l'ancienne, et sa chambre avec une grande fenêtre qui permettait de contempler l'entrée de la résidence.

Les autres pièces étaient des chambres d'amis bien que personne encore ne s'en était jamais servi. Nathanaël avait aménagé le deuxième étage de son bureau privé et de sa bibliothèque. Quant au grenier sombre et poussiéreux, personne n'y avait mis les pieds depuis des lustres. Lorsque Madame Foucault passait le balai sur les plus hautes marches, elle apercevait des draps blancs jetés sur du vieux mobilier.

Nathanaël ne vivait pas complètement seul ; habitait avec lui son énorme chien aux poils grisâtres qu'il avait prénommé Colonel. Enfin, le nom de l'animal qui figurait sur son carnet de santé était *Colonel O'Neill*, d'après le personnage de la célèbre série télé *Stargate* que son maître appréciait. C'était une bête aux caractéristiques assez inhabituelles : il mesurait un bon mètre de haut et avait une toison si hirsute que ça en devenait des dreadlocks à certains endroits. Tout comme son maître, il était indépendant. Il allait et venait à sa guise dans le manoir et le jardin, mais ses moments préférés restaient ceux où il demeurait de longues heures aux pieds de Nathanaël, à dormir et se prélasser. Il fallait bien se l'avouer, Colonel se faisait vieux. Il avait largement plus de quinze ans et depuis peu, il ne sortait plus que quelques minutes par jour pour faire ses besoins.

Nathanaël tenait énormément à cette bête, d'autant plus qu'il culpabilisait pour ne pas l'avoir beaucoup aimé dès le départ. En effet, le chien s'était présenté un soir il y a plusieurs années devant le perron de la maison et ne

l'avait jamais quittée malgré les diverses tentatives de Nathanaël pour le faire déguerpir. Finalement, jour après jour, il s'était habitué à l'animal et avait fini par le nourrir puis l'adopter.

Nathanaël était donc un vieil homme plutôt mystérieux aux yeux de son voisinage. Lorsqu'il sortait faire quelques commissions, il était toujours élégant, charmant et sociable, mais personne, non, personne, ne parvenait à percer son intimité. Il avait de nombreuses connaissances, mais pas d'amis à proprement parler. Il participait à la vie d'Aurons de loin, sans jamais vraiment s'impliquer. Il passait énormément de temps, chez lui, dans son bureau et personne ne savait à quoi il pouvait bien occuper ses journées.

Certaines rumeurs le disaient rentier, ou gagnant de loterie. On ignorait d'où lui était venue sa fortune, encore moins ses origines. On savait juste que trente ans auparavant, il s'était installé au manoir vendu par les anciens propriétaires après la faillite de leur usine spécialisée dans la faïencerie. Il était arrivé seul, avait fait faire des travaux colossaux pour tout aménager à son goût et depuis, il menait cette vie paisible et discrète qu'on lui connaissait. Il ne cherchait noise à personne et était apprécié par l'ensemble des commerçants et artisans du quartier qu'il faisait travailler en étant un client fidèle et un généreux payeur. Mais on continuait de tout méconnaître de lui : profession, âge, vie intime. Nathanaël était un livre scellé que personne n'avait réussi à ouvrir...



Chapitre 2

C'est ainsi qu'en ce début septembre, à l'heure à laquelle Madame Foucault aurait dû arriver pour son ménage quotidien, quelqu'un actionna la sonnette du portail d'entrée. Colonel ne prit pas la peine d'aboyer alors que le retentissement de la clochette était plutôt un événement inhabituel en cette heure si matinale. De plus, tout le monde savait que Nathanaël ne fermait jamais à clé le portillon, afin de permettre à son jardinier, Monsieur Cambello, d'aller et venir à sa guise dans la propriété sans l'embêter. Nathanaël descendit les marches, laissant derrière lui son vieux chien qui ronflait à perdre haleine, et se rendit dans la cuisine pour décrocher l'interphone.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Une voix bourrue, hachée par le microphone, répondit tellement précipitamment que Nathanaël ne comprit qu'un mot sur deux.

—... Brge... demande à... et voir en personne... des nouvelles... merci...

Bien qu'il aurait préféré renvoyer cet inconnu et retourner vaquer à ses occupations, Nathanaël fit un gros

effort et à contrecœur, ouvrit le portail en appuyant sur le bouton dessiné d'une clé. Un petit homme chauve et replet s'engagea à pied sur le chemin en trotinant. Sa mallette à la main, il monta rapidement les marches du perron pour se retrouver devant Nathanaël qui l'attendait déjà sous le porche.

— Bonjour. Qu'y a-t-il ? Je n'ai rien compris de ce que vous avez dit dans l'interphone. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur Parker-Scott, c'est bien ça ? dit-il d'un ton légèrement essoufflé.

— En chair et en os, répondit Nathanaël. Alors ?

— Et bien, bonjour, oui, je suis Monsieur Borgel, notaire.

Il fit une petite pause comme s'il attendait une réaction particulière de la part de Nathanaël. Ce dernier, agacé, l'invita d'un signe de tête à continuer l'explication de sa présence.

— Euh, oui, alors, euh, M. Parker-Scott, j'ai le chagrin de vous annoncer le décès cette nuit de, euh... Il ouvrit son top case et sortit rapidement un dossier. Ah oui, voilà, Madame Margarete Foucault, qui nous a quittés dans son sommeil, cette nuit. C'est sa sœur, vous savez, euh, Madame... euh...

— Madame Rieti, culpa Nathanaël.

— Oui c'est ça, elle l'a trouvée ce matin.

Nathanaël accusa le coup sans rien dire et continua de regarder M. Borgel froidement. Ce dernier se sentit obligé de rajouter précipitamment :

— Et je vous présente toutes mes condoléances pour cette douloureuse perte.

Après un bref silence, Nathanaël répondit :

— D'accord. Je vous remercie de vous être déplacé et de m'annoncer en personne la mauvaise nouvelle, mais ça n'explique toujours pas la raison de votre présence ici. Je suppose que j'aurais été informé par Madame Rieti dans la matinée.

— Oui, en fait, je suis là parce que Madame Foucault avait fait appel à moi il y a quelques semaines pour que je vous confie en main propre ceci.

Il chercha à nouveau dans son top-case et en ressortit une grosse enveloppe de couleur marron. Elle avait insisté pour que je vous donne cela le plus vite possible après son décès.

— C'est bien étrange. Dans ce cas, merci, dit Nathanaël en prenant le pli.

Comme pour se justifier, le notaire rajouta :

— Oui, désolé, il n'y a que ça, tout le reste de ses possessions est destiné à Emmaüs. C'était son vœu que tout soit offert sauf cette enveloppe scellée qui vous est adressée.

— Bien, Monsieur Borgel. Je vous remercie encore une fois de vous être déplacé aussi rapidement. Maintenant, si vous voulez bien...

— Oui, oui, je m'en vais, j'ai une autre course à faire et vous comprenez, avec cette chaleur j'espère être rentré avant midi. Au plaisir, envoya-t-il en tournant les talons.

Nathanaël ne prit pas la peine de répondre et regarda l'homme bedonnant repartir. Il s'autorisa quelques instants pour penser à cette triste nouvelle. Madame Foucault n'était pas son amie, mais il la connaissait depuis si longtemps. Il rentra dans la maison et ses pieds le menèrent directement au salon. Tout en allumant une bougie décorative sur la cheminée, il pria pour l'âme de cette femme. Puis, il alla s'installer sur le fauteuil le plus proche de la fenêtre, enflamma sa pipe qu'il avait toujours sur lui dans la poche de sa chemise et ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur, il découvrit une simple lettre, écrite à la main sur du joli papier rose pâle.

« Mon cher Monsieur Parker-Scott,

Si cet horrible bonhomme de Borgel vous a remis ma lettre et si vous lisez ces lignes, c'est que j'ai passé l'arme à gauche, comme on dit. Oh, ne vous apitoyez pas sur mon sort surtout, j'ai bien vécu et je suis heureuse de rejoindre mes époux, bien que j'ignore lequel des trois va m'accueillir en premier !

J'imagine que vous êtes un peu surpris de ma démarche. En effet, j'aurais pu vous dire tout ça de vive voix, au lieu de faire tant de mystères, mais bon... Disons que, comme vous, j'aime jouer au jeu des secrets... En réalité, j'ai une chose à vous avouer et une requête à vous faire. J'ai toujours craint de vous confesser la première et j'avais peur d'essayer un refus avec la deuxième. Du coup, le fait que je sois morte

joue en ma faveur dans les deux cas. D'un, vous n'allez pas m'enguirlander et de deux, comment dire non aux dernières volontés d'une pauvre vieille défunte !

Bon, mon vieux Nathanaël, ma confession est que je n'ai pas respecté l'interdiction que vous aviez formulée lors de notre première rencontre. Oui, vous aviez été très clair, et oui la curiosité a été plus forte que moi, donc oui, je suis entrée dans votre bureau. Oh ne vous alarmez pas, je n'ai parlé à personne de ce que j'y ai vu. Je vous admire trop pour cela. C'était il y a quatre ans, au mois de mai précisément, lorsque l'alarme incendie de la cuisine s'est déclenchée toute seule. Cambello et vous aviez essayé de faire taire l'engin pendant plus d'une heure. Je pense que c'était l'unique fois où vous êtes parti de votre bureau sans le fermer à double tour. Comme je faisais la poussière sur les étagères de la bibliothèque, vous ne m'avez pas vue au deuxième. La porte était restée entrouverte et je vous jure qu'au début je voulais juste jeter un coup d'œil.

Vous vous doutez que j'ai été très surprise, et peut-être un peu effrayée. Mais j'ai alors eu la confirmation de ce que je savais déjà : vous êtes un être rare et différent. J'ignore votre passé et ce que vous avez vécu lors de vos voyages, mais ces objets (et particulièrement celui qui trône sur la cheminée) sont extraordinaires. Vous êtes liés à quelque chose de grand, à quelque chose de magique, j'en suis sûre. Finalement, je suis désolée de vous avoir trahi en dépassant les limites que vous aviez fixées, mais je ne suis absolument pas désolée d'avoir découvert ce que vous cachez-là. Moi qui n'ai jamais quitté les environs des Bouches-du-Rhône, votre petite collection m'a fait voyager, à sa manière. J'ai à peine feuilleté le journal en cuir ouvert sur votre bureau, vos esquisses, vos dessins, vous avez du talent Nathanaël !

Mais soyez rassuré, j'emporte votre secret avec moi dans ma tombe. Sachez une chose : lorsque je ferme les yeux, depuis ce jour-là, je suis enchantée par la même vision que celle que j'ai entrevue dans cet objet sur la cheminée. Je suppose que vous savez de ce dont je parle. Voilà donc ma confession.

En ce qui concerne ma requête, elle est tout autrement plus terre-à-terre. Je sais que vous étiez habitué à moi et à ma façon de nettoyer, mais avouons-le franchement, avec l'âge, je n'étais pas très efficace ces derniers temps... Ce que je vous demande, c'est de me remplacer par la petite Emma Leroux. Je suis sûre que vous savez qui c'est : la petitoune avec les cheveux roux, qui est venue me chercher quelques fois en voiture. Son appartement est juste en dessous du mien, voyez-vous, et je me suis beaucoup attachée à elle. Elle est d'une gentillesse incroyable et surtout, surtout, elle essaie de s'évader de ce monde qui n'a pas toujours été tendre avec elle. Mais elle a besoin d'argent. Faites-la travailler : elle sera efficace et, je le souhaite de tout mon cœur, elle se fera sa petite cagnotte. Elle a vingt et un ans et toute la force et la vigueur qu'il faut pour entretenir une maison comme la vôtre.

Mon cher Nathanaël, je vous fais confiance pour honorer mes dernières volontés. J'imagine déjà la moue dubitative sur votre visage. Au moins, rencontrez-là et faites un essai. Vous ne serez pas déçu.

Je vous envoie mes sincères salutations de l'au-delà, et je vous souhaite de tout mon cœur de parvenir à la réalisation de vos rêves.

Amicalement,

Margarette Foucault»

En lisant ces mots, le sang de Nathanaël n'avait fait qu'un tour. Il parcourut deux fois la lettre pour être bien

sûr qu'il ne s'agissait pas d'un mirage. Donc, elle savait. Et depuis longtemps. Il n'en revenait pas. Et quelle folie de donner ces informations à ce crétin de Borgel en qui il n'avait aucune confiance pour ne pas fouiner son nez dans les affaires de ses clients. Si ça se trouve, cet imbécile avait ouvert l'enveloppe et regardé son contenu.

Nathanaël relut la lettre une dernière fois. «*Madame Foucault n'était pas idiot*», pensa-t-il. Elle avait sûrement envisagé cette éventualité, et c'est la raison pour laquelle elle ne s'attardait pas trop sur ce qu'elle avait vu. Mais prendre autant de risque, quelle folie !

Il imagina un instant brûler le billet et oublier tout ce qu'il venait de voir, mais il se ravisa. Un sourire se dessina spontanément sur son visage. Cette bonne vieille Madame Foucault était un sacré phénomène. Non seulement elle le privait du plaisir de l'enguirlander, comme elle le disait, mais en plus, maintenant, il se sentait obligé d'engager cette Leroux. Bien sûr qu'il allait respecter ses dernières volontés, même si c'était à contrecœur. De toute manière, pensa-t-il, il fallait bien embaucher quelqu'un pour s'occuper de la maison. Cette jeune femme vaudra sûrement aussi bien qu'une autre.

Comme il s'en doutait, Nathanaël reçut le coup de téléphone quelques heures plus tard de Madame Rieti qui lui annonçait le décès de sa sœur Margarete. La conversation fut brève. Elle l'informa alors de la tenue de l'enterrement dans deux jours au cimetière Saint-Roch de Salon-de-Provence, à quatorze heures.

Nathanaël prit donc parti d'attendre la fin des obsèques avant de prendre contact avec sa future femme de ménage. Après tout, un peu plus de poussière dans le manoir ne tuerait personne...



Chapitre 3

Le trois septembre à treize heures trente tapantes, Nathanaël quitta son manoir à bord de sa flambante voiture neuve : une Tesla couleur noire qu'il venait de s'offrir. Pour se rendre à Salon-de-Provence, il avait mis un de ses costumes sombres qu'il détestait tant et dans lequel il avait toujours trop chaud, été comme hiver. En chemin, il s'arrêta chez le fleuriste auprès duquel il avait déjà commandé et fait envoyer des chrysanthèmes à la famille de Margarettte. Il régla la note, laissa un généreux pourboire et repartit.

Nathanaël était d'une humeur massacrantte, mais comme à son habitude, il se forçait à faire bonne figure. Arrivé au cimetière, il dut encore désertter la fraîcheur agréable de l'auto pour faire face à la chaleur étouffante de cet après-midi d'été indien. L'air était irrespirable. De loin, il aperçut les proches de Margarettte Foucault se diriger vers ce qui semblait être un caveau familial. Des chaises avaient été installées en plein cagnard. Le point positif, pensa Nathanaël, était que les obsèques n'auraient pas lieu devant

une fosse. La descente des cercueils l'avait toujours mis extrêmement mal à l'aise.

Il alla à son tour vers la cérémonie mortuaire lorsque tout à coup, il fut surpris par une jeune femme qui passa à pas pressés, manquant de peu de le bousculer. Il la regarda s'avancer vers le caveau d'un pas sûr et décidé. Sans aucun doute, d'après la description que lui en avait faite Margarete, il devait s'agir de la fameuse Mademoiselle Leroux.

Elle avait une allure plutôt élancée vêtue d'un jean clair, de sandales et d'un T-shirt gris foncé près du corps. Sa longue chevelure rousse et ondulée était coiffée en queue de cheval. Son visage semblait assez pâle avec des taches de rousseur. Il n'en voyait pas plus, car elle portait sur le nez une grosse paire de Ray-ban noire à monture carrée. Son sac en toile rouge avait l'air de lui peser lourd sur l'épaule.

Quelques pas avant d'arriver devant le lieu où allait prendre place l'éloge funèbre, elle s'arrêta et regarda alentour. Finalement, elle ne rejoignit pas l'assemblée, mais alla s'installer plus loin, près d'un vieux platane, sous la seule parcelle d'ombre à des mètres à la ronde. De là où elle était, elle observerait la cérémonie, mais ne serait pas forcément vue des personnes présentes.

Nathanaël reprit sa route vers le caveau, une pointe de jalousie dans le cœur. Il avait lui-même déjà repéré cet arbre à son arrivée et sa planque lui avait été piquée par cette effrontée. Tant pis pour lui, il devrait alors affronter la chaleur, le soleil et les gens.

Il présenta rapidement ses condoléances à la famille de la défunte puis s'assit sur une des chaises vides. Comme pour s'assurer qu'il ne pouvait plus s'esquiver, il regarda autour de lui, se retourna et vit au loin la jeune Emma adossée contre le platane, son sac rouge à ses pieds.

La cérémonie ne dura pas plus de vingt minutes, mais Nathanaël eut l'impression qu'il avait passé plus de deux heures assis sur cette chaise inconfortable. L'officier avait lu des extraits ennuyeux d'un livre de prières alors que l'assistance transpirait à grosses gouttes. Quand tout fut fini, seulement quatre ou cinq personnes entrèrent dans le caveau. Nathanaël quitta son siège et se dirigea vers la jeune femme qui ramassait déjà son sac, prête à partir. Il l'interpella alors.

— Mademoiselle Leroux ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en se retournant, bonjour, excusez-moi, vous devez être de la famille de Margarete. Je ne suis pas à l'aise dans la foule, je ne vous ai pas salué, mais je vous présente mes condoléances.

Elle ôta ses lunettes de soleil et Nathanaël put admirer ses beaux yeux en amande vert foncé. Il fut troublé une seconde par le charme et la fraîcheur de cette jeune femme puis il se reprit lorsqu'elle lui tendit chaleureusement sa main droite. Il la serra fermement, comme à son habitude.

— Non, non. Je suis Monsieur Parker-Scott, l'employeur, enfin, l'ancien employeur de Madame Foucault.

Emma sembla se raidir un instant, légèrement gênée et ne sachant que répondre, elle lança :

— Ha... eh bien, bonne journée.

Elle fit mine de tourner les talons, mais Nathanaël la retint :

— Attendez, j'ai à vous parler. Madame Foucault m'a fait une requête quelque peu particulière avant de nous quitter et cela vous concerne.

— Ah bon ? Bien, je vous écoute, mais si on peut faire vite, j'ai un cours d'anglais à donner dans... (elle regarda sa montre) oh mince, dans trente-cinq minutes et c'est à Lançon. Je ne serai jamais à l'heure, ajouta-t-elle exaspérée. Marchez avec moi jusqu'à ma voiture en cas.

— C'est d'accord.

Nathanaël lui emboîta le pas.

— Je vous disais donc que Madame Foucault a souhaité avant sa mort que je réalise un vœu particulier vous concernant. En fait, elle m'a demandé, ou presque ordonné, que je vous engage sur son ancien poste de dame à tout faire dans ma demeure.

— Vraiment ?

— Oui, je pense qu'elle vous appréciait beaucoup et elle voulait vous donner un coup de pouce financier dans la concrétisation de vos projets.

— Elle est adorable. Enfin, était, corrigea-t-elle tristement. Mais c'est cool, c'est vraiment chouette. Je cherche des extras par-ci par-là, mais avec la crise et tout ce

qu'on entend, je n'aurais jamais espéré... Ça veut dire que vous m'offrez un poste à temps plein ?

— Oh non ! Certainement pas. Cela signifie que je vous propose un entretien et un jour d'essai. Si je suis satisfait, et uniquement dans ce cas-là, je vous engagerai. Je suis un vieil homme qui a ses habitudes. Donc, si je sens que je ne m'accoutume pas à vous...

— OK, j'ai compris, dit-elle en actionnant à distance le déverrouillage de sa voiture, une vieille Fiat Panda qui devait à l'origine être blanche, mais qui à force de cabossages, avait pris les couleurs parsemées des autres autos embouties. Pas de problème, je commence quand ?

— Eh bien, demain venez dans la matinée, on discutera plus calmement. Est-ce que neuf heures vous conviennent ?

— Ça marche, dit-elle en ouvrant la portière et en lançant son sac sur la banquette arrière du véhicule. La moitié de son contenu se dévida sur le tapis de sol. Oups, se dit-elle à elle-même. À demain alors.

— Vous ne voulez pas mon adresse ? demanda Nathanaël interloqué par le comportement si particulier de la jeune femme.

Elle ne semblait pas très soigneuse avec ses affaires. Pour un poste de dame d'entretien, ce n'était pas gagné d'avance.

— Tout le monde sait où vous habitez, lui répondit-elle en souriant et en démarrant. Les milliardaires avec un

manoir ça ne court pas les rues dans le coin. Au revoir et merci !

— Ne me remerciez pas, voulut ajouter Nathanaël, mais la voiture quitta sa place de parking trop rapidement et il entendit le moteur gronder au passage d'une vitesse mal enclenchée.

Il se dirigea alors vers son propre véhicule. À son grand étonnement, il avait l'humeur beaucoup plus gaie qu'en arrivant. Cette Emma avait l'air d'être drôlement originale.

Malheureusement, le lendemain matin, Nathanaël se réveilla avec une boule au ventre. Il n'avait pas bien dormi. Il s'était tourné et retourné toute la nuit dans son lit. Il fit un brin de toilette et descendit prendre son petit-déjeuner. Il constata avec amertume qu'il ne lui restait pas grand-chose dans ses placards. Le frigo était à moitié vide et il dut se contenter de biscottes sans sel et d'un thé vert à la menthe. Il aperçut Monsieur Cambello déjà dans le jardin qui nettoyait la piscine.

À neuf heures, Nathanaël était encore plus énervé. Il verrouilla et déverrouilla la serrure de son bureau plusieurs fois, passa en revue toutes les pièces de la maison, monta et descendit les escaliers sans raison à deux reprises. Il avait l'impression que c'était sa résidence qui allait subir un examen et non pas sa future employée. Il remarqua avec tristesse qu'en effet le manoir montrait du laisser-aller dans son entretien. Cette pauvre Margarete faisait de son

mieux, mais une telle bâtisse nécessitait plus qu'un coup de balai de temps en temps.

Enfin, à neuf heures quarante-cinq, la clochette du portillon extérieur retentit. Il n'eut pas le temps d'arriver à l'interphone de la cuisine que déjà trois grands chocs tambourinèrent sur le hocher de l'entrée. Nathanaël alla ouvrir d'un pas précipité.

— Ola, doucement, c'est une porte ancienne, il y a une sonnette électrique, juste là, dit-il en lui montrant l'interrupteur.

— Oh désolée, s'excusa Emma toute rouge de honte. Je ne pensais pas que ça ferait autant de bruit.

— Bon, ce n'est pas grave, mentit Nathanaël tout en vérifiant attentivement si des marques de coups étaient présentes sur le bois. Allez, entrez, à droite, on va discuter dans le salon.

Emma pénétra donc pour la première fois dans la somptueuse demeure. Elle fut impressionnée par l'originalité de la décoration, un mélange d'objets modernes et anciens. Elle s'assit sur le fauteuil près de la cheminée. Lorsque Nathanaël la rejoignit quelques secondes plus tard (il avait terminé l'inspection de sa porte d'entrée), il constata avec stupeur qu'elle s'était installée dans son fauteuil préféré.

— Ah, non, désolé, mais c'est ma place, dit-il naturellement.

— Je vous demande pardon ?

— Oui, désolé, mais vous vous êtes sur mon fauteuil...

— Oh, dit-elle en se levant et en s'asseyant sur le canapé d'en face. Désolée.

Nathanaël, gêné, répondit dans sa barbe que ce n'était pas grave. Il s'installa à sa place et partit en quête de sa pipe. Évidemment, il l'avait oublié dans son bureau. Il s'excusa, disparut rapidement, et alla la chercher, laissant sa future employée complètement estomaquée. De toute évidence, il ne recevait pas souvent d'étrangers chez lui.

Lorsqu'il revint, Emma avait l'air décontractée. Il remarqua sa tenue. Elle portait un short en Jeans assez court et un T-shirt noir AC/DC aux manches déchirées aux épaules. Ses baskets grises étaient en mauvais état, mais Nathanaël n'aurait su dire si l'usure était due à l'âge des chaussures ou à la mode de revêtir des habits abîmés. Il s'assit, alluma sa pipe et dévisagea à nouveau la nouvelle venue. Elle lui souriait paisiblement.

— Bonjour quand même ! envoya-t-elle en pouffant. Vous êtes toujours comme ça, à cent à l'heure ?

— Heu... je ne crois pas, hésita Nathanaël. Il tira sur sa pipe, visiblement décontenancé par l'aplomb de la jeune femme. Vous êtes en retard, lui reprocha-t-il immédiatement, pour un premier jour à l'essai, vous ne mettez pas toutes les chances de votre côté.

— Ah oui, pardon, j'avais des courses à faire ce matin sur Marseille et vous connaissez la circulation là-bas. C'est l'enfer. Enfin, bref, je suis là, et je vous ai apporté un CV.

Elle fit mine de sortir un papier très froissé de son sac, mais il la coupa dans son élan.

— Non, ça va, merci, je n'en ai pas besoin. En fait, je n'ai pas besoin d'en savoir beaucoup. Dites-moi vite fait qui vous êtes et si vous savez faire le ménage et cuisiner ?

— Ah oui, d'accord. Eh bien, je suis Emma, enfin Emmanuelle, mais vous pouvez m'appeler Emma. J'ai vingt et un ans, j'ai entamé un parcours de Lettres à la fac d'Aix, mais j'ai dû mettre de côté mes études un moment pour des raisons personnelles. Je suis également un petit génie de l'informatique, mais je doute que cette information vous soit très utile pour ce genre de poste.

Elle rigola, mais devant le visage abasourdi de Nathanaël, elle toussota et se reprit :

— Oui, donc, voilà, j'ai des projets de voyage et je cherche des petits boulots. Pour l'instant je donne des cours à domicile, mais rien de sérieux. Je suis travailleuse et l'effort physique ne me fait pas peur.

Elle fit une pause avant d'ajouter :

— Je suppose que c'est à mon avantage. Margarete me disait sans arrêt que le manoir était immense et qu'elle n'arrivait plus à garder la maison propre. Elle m'a confié à quel point elle était très attachée à votre bien-être.

Un instant, Nathanaël se raidit. Il croisa les doigts en espérant que Madame Foucault avait bien tenu sa langue concernant son intrusion interdite dans le bureau.

— Vous étiez proche d'elle ? la questionna-t-il.

— Oui plutôt. Elle était cool pour une dame âgée et se sentait un peu seule parfois alors j'allais lui rendre visite

et on discutait. Ça lui faisait plaisir, je lui racontais mes histoires. Elle était gentille...

— Oui, je sais.

— Et je suis super fière qu'elle m'ait recommandée à vous. Elle adorait prendre soin du manoir, il faut voir comment elle en parlait. Elle disait qu'elle avait de la chance de s'occuper d'une telle demeure. Donc, oui, je suis très motivée et, ne vous en faites pas, l'ampleur de la tâche ne m'effraie pas.

Nathanaël regarda profondément la jeune femme dans les yeux. Elle semblait sincèrement désirer ce travail.

— Votre famille vit dans le coin ?

— Non, nous sommes éparpillés, répondit-elle en levant la main comme si elle chassait une mouche.

— Écoutez, c'est d'accord, alors allez-y. Vous avez carte blanche jusqu'à ce soir. Vous trouverez le nécessaire de ménage dans les placards de la cuisine. Madame Foucault avait pris l'habitude de me confectionner mes repas pour le midi. Je n'ai plus grand-chose dans le frigo. Voici deux cents euros, si vous voulez bien vous rendre au Spar, vous ramènerez ce que bon vous semble.

— C'est noté !

Elle sauta du fauteuil et renversa une fois encore le contenu de son sac. Nathanaël aperçut un gros guide Lonely Planet et une multitude de petits objets complètement inutiles que l'on trouve généralement dans le sac d'une femme.

— J'espère que vous serez plus soigneuse avec mes affaires, tenta maladroitement de plaisanter Nathanaël.

Malheureusement, Emma prit la remarque au pied de la lettre et lui répondit avec un air presque solennel.

— Je m'y engage, je ferai de mon mieux. J'y vais vite.

— Attendez, j'ai oublié de vous dire. Ne montez pas au deuxième aujourd'hui. Pas besoin de ménage là-haut. Et j'ai du travail, ne me dérangez pas s'il vous plaît.

Emma hocha la tête et quitta la maison. Nathanaël l'entendit caler deux secondes à peine après avoir démarré sa voiture. Il se demanda si c'était vraiment une bonne idée d'engager cette femme. Elle le mettait un peu mal à l'aise. Sa façon de parler, sa jeunesse... Elle était si débordante de vie. Il avait l'impression que sa fraîcheur et son naturel reflétaient en lui son âge avancé et sa difficulté à établir d'authentiques contacts avec les autres. Il réalisait à quel point il était devenu un vieux loup solitaire.

Enfin assis sur son fauteuil derrière son bureau, il se souvint que c'était sûrement la plus longue conversation qu'il avait eue avec une autre personne depuis des années.

Lorsque Emma rentra au manoir les bras chargés de courses, elle alla d'abord tout ranger dans la cuisine avant de prendre un peu de temps pour apprécier tranquillement son nouvel environnement de travail.

Elle aimait l'odeur de la maison, comme un savant mélange de poussière, de bois et de cire d'abeille. Les pièces lui semblaient à la fois lumineuses et sombres ; les rideaux partiellement tirés avaient besoin d'un grand nettoyage. Ils

lissaient entrer des rayons du soleil qui faisaient danser de minuscules particules de poussière sur son passage.

Emma était émerveillée par tout cet espace, ces boiseries, et la beauté des meubles du manoir. Les murs étaient décorés de tableaux de styles différents, représentant parfois des ports, d'autres fois des personnages ou des animaux. Elle s'arrêta devant une peinture d'un centaure au clair de lune qui était particulièrement intrigante, car, grâce à un habile coup de pinceau, elle avait l'impression que l'homme bête la suivait du regard.

Continuant sa visite, Emma fut interloquée de trouver entre la salle à manger et le salon une statue de marbre de plus de deux mètres de haut. Elle représentait une femme coiffée de coquillages, portant pour simple vêtement un drap négligemment jeté sur l'épaule. Chaque pièce avait une âme, chaque pas était une découverte de mille et un trésors. Les lattes du plancher craquaient sur son passage, mais elle le remarquait à peine tant elle était perdue dans sa contemplation des œuvres disposées ici et là. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait admiré autant de richesses et de beauté réunies en un seul endroit...



Chapitre 4

La première journée se passa sans anicroche. Nathanaël entendit Emma s'affairer dans la maison. Colonel prit tout de même la peine de se lever pour faire connaissance avec la nouvelle venue. Après quelques reniflements, le chien sembla accepter la jeune femme et se laissa grattouiller derrière les oreilles quelques secondes avant de revenir auprès de son maître pour continuer sa sieste du matin. Nathanaël descendit une seule fois à midi pour vérifier que tout se déroulait comme souhaité et constata avec plaisir que son employée lui avait préparé une escalope de dinde à la milanaise accompagnée de petit pois carotte.

Il dégusta son plat rapidement puis retourna s'enfermer dans le bureau. À dix-sept heures, il alla la trouver dans la salle à manger. Elle était debout sur une échelle et passait un chiffon sur le grand lustre au-dessus de la table. L'air sentait le propre et le frais.

— Ah, vous êtes là. Regardez le torchon, lui envoya-t-elle fièrement. Ce lustre n'a pas été nettoyé depuis des siècles !

— Oui, et attention il est très préci...

Juste à ce moment, Emma fit un faux mouvement et se cogna le front.

— Aïe !

— Oh faites attention, descendez ! C'est dangereux, et puis cet objet vaut quand même...

Nathanaël n'acheva pas sa phrase de peur de vexer la jeune femme. Il ne voulait pas qu'elle pense qu'il s'intéressait plus à l'état de son lustre qu'à celui de sa tête (ce qui, en réalité, était la vérité).

— Oui, j'ai fini de toute façon, dit-elle en redescendant.

Arrivée en bas, Nathanaël put constater qu'une petite bosse apparaissait sur le front de la jolie rousse. Elle avait l'air épuisée, les bras et le visage salis de taches brunâtres. Il aperçut aussi dans ses cheveux des moutons de poussière.

— Alors ? Vous êtes heureux ?

— Heureux ?

— Bah oui, j'ai passé l'aspirateur partout au rez-de-chaussée et au premier, j'ai fait toute la poussière, récuré votre cuisine et votre salle de bain. J'ai changé vos draps, lancé trois machines de linge. Demain, je ferai les vitres et les chambres d'amis, et...

— Bon, bon, oui. C'est très bien.

— Donc c'est bon je suis engagée ?

— On va dire qu'on poursuit l'essai jusqu'à la fin de la semaine.

Nathanaël vit un splendide sourire irradier les lèvres de la jeune femme. Il fut étrangement ravi de cette réaction. Il n'avait pas spécialement eu l'intention de lui faire plaisir, mais maintenant que la joie illuminait son visage, il n'allait pas lui préciser que sa maladresse lui portait un peu sur les nerfs.

— Alors, est-ce que vingt-cinq euros nets de l'heure ça vous convient, sept heures par jour et cinq jours par semaine ?

— C'est pas vrai ? Non c'est vrai, ouah ! Jackpot !

— Je vous demande pardon ?

— Euh, pardon oui, bien sûr que ça me va ! Je vais me faire plus que ma pote à la boulangerie. Elle va être verte de jalousie, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Nathanaël se surprit à sourire.

— Et puisqu'on y est, je vous demanderai juste deux choses. À l'avenir, soyez à l'heure. J'aime la routine. Et comme vous cuisinez plutôt bien, je veux bien que vous me prépariez aussi mes repas du soir.

Emma rit l'air mutin et acquiesça.

— Ah et demain, vous pourrez faire le deuxième étage, mais pas mon bureau. J'y travaille beaucoup et je m'occupe de l'entretien moi-même. Je n'aime pas qu'on touche à mes affaires donc vous n'y mettrez jamais les pieds. C'est compris ?

Nathanaël avait essayé de prendre un ton détaché, mais en prononçant les derniers mots, sa voix s'était durcie involontairement.

— Pas de problème, lui répondit-elle en jetant son chiffon sur l'épaule et en pliant l'échelle sous le bras. Ça me fera ça de moins à faire.

Nathanaël se radoucit et la félicita pour son travail accompli. Il ne voulait pas avoir l'air trop bourru pour une fois.

— Merci pour ce que vous avez fait. Je suis satisfait. À demain Mademoiselle Leroux.

— Appelez-moi Emma. Je finis de ranger et je me sauve.

Quinze minutes plus tard, Emma claqua la porte d'entrée. Nathanaël ne put s'empêcher de faire un petit tour d'inspection. En effet, la jeune femme avait été efficace. Du linge propre était étendu à sécher dehors. Sa chambre et sa salle de bain rutilaient de brillance, tout comme la cuisine. Plus une trace de poussière nulle part. Le frigo était plein de yaourts, compotes, poissons, fruits et légumes. Des conserves remplissaient les placards.

Il trouva à côté de l'évier la note du supermarché et le rendu de monnaie exacte au centime près. Il ouvrit le couvercle de la poubelle de recyclage papier pour jeter le ticket de caisse et aperçut un emballage coloré. Il tendit la main et en ressortit un coupon cartonné : c'était un emballage de plat tout-prêt Fleury Michon « *Escalope à la Milanaise* ». Il ne put s'empêcher de sourire en secouant la tête. Après tout, elle ne lui avait pas dit qu'elle avait cuisiné elle-même le déjeuner. Il trouva aussi dans la

poubelle d'à côté la boîte de conserve des petits pois carotte qu'elle avait ouverte.

C'est ainsi que la vie se déroula pendant deux semaines. Ils y avaient peu d'échanges entre eux et chacun vaquait à ses occupations. Une sorte de routine s'était installée. Après les vitres, Emma avait entrepris de cirer les parquets, de dépoussiérer la bibliothèque, de lessiver les tapis et de laver les rideaux. Nathanaël n'appréciait que modérément tous les changements qu'elle apportait, mais il se faisait une raison. C'était pour le bien de sa demeure à laquelle il tenait tant.

Depuis qu'Emma était entrée à son service, il avait l'impression que chaque chose avait repris de sa couleur d'origine. Certes, elle était souvent en retard, maladroite, et (ce qui énervait le plus Nathanaël) bruyante. Elle s'enfonçait des écouteurs dans les oreilles et se mettait à chanter à tue-tête des chansons en anglais. Mais lorsque Nathanaël et elle se croisaient, elle avait toujours pour lui un mot gentil ou un sourire, ce qui lui faisait oublier à quel point elle pouvait être pénible par moment.

Une après-midi, vers seize heures, Emma alla taper à la porte du bureau de Nathanaël. Ce dernier était d'une humeur massacrant. Il tentait de se souvenir de la forme d'un bijou très spécial aperçu durant l'un de ses voyages pour en faire un croquis. Mais plus il se concentrait, plus les contours de l'objet s'effaçaient de sa mémoire. De nerf, il avait envoyé un verre de whisky se fracasser contre le mur.

— Monsieur Parker-Scott ! J'ai à vous parler. Je peux entrer s'il vous plaît ?

— Non, non, j'arrive. Une minute.

Il ouvrit la porte, se faufila dans l'entrebâillement et referma derrière lui d'un coup sec. Il constata que Emma était tout en sueur.

— Qu'y a-t-il ? Une urgence ? Vous allez bien ? demanda-t-il légèrement inquiet.

— Oui ! Je suis désolée de vous déranger. En fait, voilà, cette aprèm, j'ai voulu m'attaquer au nettoyage du grenier. Bon ce qui est sûr, c'est que je n'aurai pas le temps de finir aujourd'hui. Et il y fait une chaleur. Je suis en train d'étouffer. Donc j'ai une petite chose à vous demander...

— Quoi donc ? s'impatienta Nathanaël.

— Et bien, si vous pouviez m'aider à ouvrir la fenêtre circulaire. J'ai un peu forcé, j'ai entendu un clap, et j'ai peur d'avoir cassé le système.

— Vous n'êtes pas croyable tout de même !

— Attendez ce n'est pas ma faute, le dispositif est hyper ancien, je n'ai pas compris comment ça marchait.

— Oui donc en fait, vous me demandez de réparer la fenêtre, que vous avez abîmée, parce que vous avez chaud.

— Euh, oui en quelque sorte...

— J'ai une petite question pour vous, Mademoiselle Leroux. Et si vous n'étiez pas en train de mourir de chaleur sous les combles, vous seriez quand même venue m'avertir que vous aviez détérioré ma maison ?

— Euh...

Nathanaël posa les mains sur ses hanches et il s'entendit l'engueuler comme un vieux professeur d'école.

— Et quoi d'autre avez-vous abîmé dans ma demeure sans que je le sache ?

— Oh, calmez-vous, deux trois bricoles, presque rien. Je suis sûre que vous ne vous êtes rendu compte de rien.

Nathanaël vira rouge de colère.

— Vous plaisantez j'espère ? Vous savez combien de temps j'ai passé pour faire de cet endroit un lieu agréable ? Et vous, vous arrivez et vous vous permettez de tout mettre sens dessus dessous !

— Ce n'est rien, Monsieur, je vous assure. Le miroir de la salle de bain des chambres d'amis est à peine fêlé et on voit presque plus la tache de cire sur le tapis des escaliers du premier.

— De quoi ? Le tapis rouge ?

— Oui, avoua honteusement Emma.

Nathanaël partit d'un pas vif vérifier l'état de l'objet, la plantant là comme un piquet. Elle avait l'air mortifiée, mais il s'en fichait. Non, mais vraiment, comment osait-elle ? Elle débarquait dans sa vie, se permettait de toucher à tout et de tout chambouler, de détruire ce qu'il avait mis si longtemps à construire. Arrivé devant le tapis, il chercha la tache et constata avec effarement qu'en effet la marque était grosse, mais qu'en plus la jeune femme avait essayé de l'effacer en frottant. De fait, il était souillé, mais aussi décoloré sur une bonne partie.

— Non, mais vraiment, comment vous avez pu faire ça ? Allô ? Vous m'écoutez ? Venez ici que...

Nathanaël s'interrompit. Pour la première fois depuis des mois, il entendit Colonel aboyer. Puis tout à coup il réalisa qu'il était parti tellement furieux qu'il avait laissé Emma dans le couloir devant son bureau dont il n'avait pas verrouillé la serrure. La peur s'empara de lui. Il remonta les marches quatre à quatre et courut jusqu'à sa pièce secrète. Son cœur battait à tout rompre. La porte était grande ouverte. Il vit Emma la main ensanglantée, les morceaux du verre qu'il avait envoyé valser plus tôt dans sa paume, le regard dans la boule de cristal posée sur la cheminée. Colonel était assis face à elle et fixait le sang dégoulinant sur le parquet.

— Et merde, lâcha Nathanaël.

Emma se retourna, tremblante, et balbutia quelques mots inaudibles avant de s'écrouler sur place, inconsciente. La découverte de Zéladonia pouvait avoir cet effet-là...

